



ISSN 2258-4307

ISSN en ligne 2260-4278

Didactique de la langue française et de la littérature en contexte post-conflit centrafricain

Mathurin Songossaye

Université de Bangui, Centrafrique
songossaye@yahoo.fr

Reçu le 28-12-2017 / Évalué le 14-02-2018 / Accepté le 30-04-2018

Résumé

Les programmes d'enseignement de la langue française et de la littérature traditionnellement conçus en Centrafrique ont montré leurs limites et leurs insuffisances. La conséquence immédiate est que cet enseignement n'est pas parvenu à enraciner le Centrafricain dans sa culture, lui permettant de se redécouvrir et de mieux connaître l'altérité afin de l'apprécier à sa juste valeur dans toutes ses dimensions. Les crises militaro-politiques à répétition que connaît la Centrafrique sont révélatrices d'une absence de repères tant sur les plans social que politique qui caractérisent le Centrafricain. Or, pour envisager un dialogue social harmonieux, tout peuple doit maîtriser sa culture, affirmer son identité culturelle ainsi que les valeurs et les contre-valeurs de sa société. Cette contribution, tout en rappelant les rapports contingents entre la langue et la littérature, explore d'abord le contexte sociopolitique actuel de la Centrafrique. Ensuite, elle essaie de voir comment la littérature permet de découvrir sa personnalité afin de mieux connaître les choses, l'homme et la société. Enfin, nous soulignons que les réflexions pédagogiques qui accompagnent notre analyse pourraient donner lieu dans l'avenir à une étude plus approfondie sur la didactique de l'enseignement de la langue française (langue seconde) et de la littérature, en prenant appui sur les propositions qui seront ébauchées dans cet article.

Mots-clés : enseignement, langue, littérature, post-conflit, culture

French language didactics and the Central African post-conflict context in literature

Abstract

The teaching curriculum of the French Language and literature traditionally designed in the Central African Republic revealed their limitations and inadequacies. The immediate consequence is that this teaching could not implant the Central African in his culture, so as to discover himself and to best know and understand the otherness in order to appreciate it at the place in all its dimensions. The repeated military-political crises known by the Central African Republic showed the lack of reference point on the social as well as the political plan. But to envisage a harmonious social dialogue, every people ought to master his

culture, attest his cultural identity and their values and the counter-values of his society. The contribution, takes into account the contingent relationships between the language and literature that explore first of all the socio-political context of the actual Central African Republic. Afterward, it attempts to show how literature can enable to discover ones personality in order to best understand things, the human and society. Finally, we underline that the pedagogical thinking in our analysis will entail in the future a further proven study on the teaching didactic of French as the second language and literature, taking into consideration the suggestions which will be sketched out in this article.

Keywords: teaching, language, literature, post-conflict, culture

Introduction

En Centrafrique, l'élève qui quitte le premier cycle (collège) pour entrer au second cycle (lycée) du fondamental 2¹ est amené à intégrer dans ses curricula d'autres matières² que celles qu'il a étudiées jusque-là. En plus de l'étude de la langue, il doit aborder d'autres activités nouvelles, telles que l'étude des œuvres intégrales, et des techniques d'expression et de communication. L'étude des œuvres complètes s'insère, comme nous l'avons montré dans un récent ouvrage³, dans une meilleure connaissance des grands genres littéraires.

A l'université de Bangui, avec l'insertion du système LMD (Licence, Master et Doctorat) bientôt une dizaine d'années, plus précisément au département de lettres modernes de la faculté des lettres et sciences humaines de l'université de Bangui, nous avons assisté à une scission de la littérature française et de la littérature africaine. Ces deux branches d'études sont devenues des sections autonomes⁴. Pourtant au fondamental 2, le programme de français inclut dans la rubrique littérature des œuvres littéraires africaines et françaises.

Au regard des crises à répétition que connaît la Centrafrique⁵, comment mettre en évidence l'enseignement de la langue française et de la littérature dans la perspective de pallier certains germes de la violence, de la haine et des contre-valeurs dans le comportement des jeunes ? Autrement dit, comment mettre en exergue, dans l'enseignement de la langue française et de la littérature, les identités culturelles dans la perspective de l'acceptation de l'autre avec ses croyances et traditions, et surtout avec quel appareil didactique ?

Si les sciences politiques et juridiques ont tenté chacune de leur côté de comprendre la crise centrafricaine et d'y apporter des réponses idoines ou de proposer des solutions, il y a lieu de se demander le rôle que la littérature peut jouer afin d'aider le Centrafricain à connaître les choses, l'homme et la société en posant les questions de la condition humaine.

Cette contribution explore d'abord le contexte sociopolitique centrafricain avant de voir comment l'enseignement de la littérature peut permettre de se connaître et comprendre l'autre. Les réflexions pédagogiques qui accompagnent cette étude pourraient donner lieu dans l'avenir à une étude plus approfondie. Notre analyse part d'une méthode inductive qui permet de comprendre que la connaissance d'une littérature implique la maîtrise d'une langue. En conséquence, la littérature véhicule au travers différents personnages des valeurs culturelles, sociales et politiques, dont leur connaissance est synonyme d'une ouverture d'esprit et de l'acceptation de l'autre. Avant d'en arriver à ces aspects, une brève présentation de l'école centrafricaine s'avère utile.

1. L'école centrafricaine dans un contexte de crise endémique

La Centrafrique a connu depuis son accession à l'indépendance des crises militaro-politiques à répétition dont il serait gênant d'égrener la liste qui, sans doute, ne rend pas le peuple centrafricain fier de lui-même. Le pic de la violence a été atteint en 2013, particulièrement les 5 et 6 décembre, déclenchant ce qu'il convient aujourd'hui d'appeler la crise civilo-militaire qui a plongé la nation entière dans une absence totale de repères. Les pertes en vies humaines émaillées de deuils, les pertes matérielles auxquelles les Centrafricains ont assisté avec impuissance, la colère, le sentiment d'impuissance face à l'injustice qui a frappé la population, autant d'événements malheureux qui ont été le lot quotidien et qui restent enfouis dans les mémoires, ayant même affecté le Moi.

Malheureusement, l'actualité brûlante de la Centrafrique montre que le bout du tunnel n'est pas encore clairement visible. Pour s'en sortir, ce pays, situé au cœur de l'Afrique a bénéficié, et bénéficie encore de l'appui de la communauté internationale à travers les actions multiformes des ONG, institutions internationales, organismes et projets qui ont intensifié leurs actions pour un retour à la normale, afin de redonner au Centrafricain sa dignité d'homme.

Lorsqu'on parle de la sortie de crise, l'école centrafricaine ne fait malheureusement pas partie des principaux thèmes à l'ordre du jour. Or, il n'est plus à rappeler que l'éducation et la formation sont des aspects fondamentaux de la prévention à long terme des conflits violents. Une jeunesse sans formation, sans éducation et un chômage en proportion endémique constituent potentiellement un risque majeur de crise. Il faut souligner que la formation de la jeunesse tout comme l'éducation en général est considérée comme un moyen de choix et d'alerte stratégique, une force déterminante du développement conscient et de l'épanouissement des sociétés.

Cette conception découle de l'idée selon laquelle l'enseignement en général, et plus précisément une bonne maîtrise de la communication et de la littérature en particulier, constitue un moteur de développement, un impact directif de la théorie du capital humain, d'ouverture d'esprit et de la connaissance de soi et des valeurs communes d'un groupe. L'instruction et l'éducation sont un investissement car plus un individu est éduqué et bien formé, plus il est productif ; plus une société a un niveau élevé d'éducation, plus elle est ouverte à d'autres cultures et traditions, et ainsi les jeunes seront moins enclins aux actes de vandalisme et de pillage.

En Centrafrique, une bonne instruction ne peut s'acquérir sans une bonne maîtrise de la langue française, qui est l'une des langues officielles (concurrencée par le sängö) et par excellence langue de l'instruction. Nous reviendrons sur la relation binaire entre la langue française et la littérature. Ce qui nous préoccupe ici en premier lieu, c'est de montrer tous les rapports entre la langue, la littérature et la connaissance de soi et des autres.

2. Langue et littérature, véhicules de l'identité⁶ culturelle

La langue permet immédiatement de comprendre que l'autre n'est pas moi. Dans sa langue, l'autre exprime mieux ses habitudes sociales, sa culture, ce qui le bouleverse ou le transperce. De ce point de vue, il se distingue de moi et inversement. Par ricochet, l'ouverture vers d'autres cultures permet de comprendre que l'autre est différent de moi, étant donné que la langue traduit les réalités sociales, la culture de l'autre et s'offre pour objectif la résolution et/ou la recherche de solutions aux problèmes de ce dernier. Ainsi, enseigner la littérature, c'est perpétuer les mœurs, enraciner la culture du terroir.

L'insertion des contes, des proverbes, en un mot, des traditions orales africaines est un fait révélateur de la personnalité des écrivains africains qui sont tous des auteurs bi-culturés. A titre d'illustration, l'évocation des coutumes africaines, ainsi que la pratique du français propre aux romanciers africains, comme le montre à perfection l'auteur congolais Henri Lopes dans *Le Pleurer-Rire* sont ainsi révélées :

Si c'est Chez-là, ou quelque chose comme ça : un homme à la chevelure d'une femme blanche qu'on avait cru mort, mais qu'on n'avait jamais réussi à vraiment tuer, (l'avait des médicaments anti balles), ou qu'on avait bien fusillé, si vous voulez, mais qui revenait régulièrement (Lopès, 1982 : 293).

Le terme médicament désigne une substance curative ou préventive. Cependant, Henri Lopes fait percevoir une autre signification. On constate une interférence

sémantique due à la valeur polysémique du terme médicament dans les langues africaines ; en sango, par exemple, on appelle médicament « yoro », c'est-à-dire, fétiche, gri-gri, talisman, et par extension *pouvoir surnaturel* ou magique censé protéger contre toute agression, maraboutage, envoûtement, hostilité extérieure (fusillade, morsure de serpent, foudre, etc.). Yoro ou médicament désigne également les produits pharmaceutiques ou de la pharmacopée qui traitent une maladie. C'est donc un terme englobant puisqu'il renvoie d'un côté au médicament, de l'autre à un objet auquel on prête des vertus apotropaïques. Le lecteur africain se retrouve dans ce type d'énoncé qui est une transposition de sa culture.

De ce fait, on retient qu'Henri Lopès a recours à la désignation africaine ; il transcrit les réalités comme les appellations dans sa langue en français. Il sera difficile pour un non Africain de cerner cette manière d'écrire. On note une forme d'analogie culturelle du terme médicament qui désigne apparemment les mêmes réalités en Centrafrique comme au Congo Brazzaville.

La littérature, étant un art, elle doit, dans un premier temps, être le reflet du pays qui la produit. Ce souhait corrobore celui de Jean Suberville qui appréhende la littérature comme le *miroir fidèle des idées et des sentiments d'un peuple, d'une époque, d'une civilisation* (Suberville, 1969 :487). Seulement, la littérature porte en elle des intérêts qui transcendent les confins de l'identité dans laquelle nous avons tendance à l'enfermer.

3. Intérêts littéraires et culturels

Les œuvres littéraires représentent le produit *des esprits des hommes* (Le Clezio, cité par Isabelle Roussel-Gillet et Marina Salles⁷). S'en priver c'est vouloir les négliger. D'ailleurs la culture signifie ouverture d'esprit, posture et aptitude à juger, à connaître, à apprendre à connaître les autres, à tenter ou du moins à vivre leur expérience. Par conséquent, c'est manquer d'humanisme et de cosmopolitisme que de vouloir se replier dans sa culture. Une telle attitude marque son refus à l'adhésion à la mondialisation. L'enseignement des littératures française et africaine par exemple semble synonymique de la promotion de la culture de l'universel ainsi qu'une ouverture à l'histoire. Par ailleurs, la dissection du terme université fait apparaître l'univers, ce qui revient à dire que les études littéraires, qu'elles soient au fondamental² ou à l'université ne se limitent à un microcosme ciblé, mais s'intéressent ou s'étendent à tout l'univers. Elles sont une arme qui permet de combattre sous toutes ses formes l'ignorance, l'injustice, les inégalités sociales en copiant chez l'autre, en cherchant à extraire dans la littérature des autres nations le positif. Aussi convient-il de cerner que c'est posséder un trésor,

atteindre la pluralité et affiner ses connaissances que de s'intéresser à l'enseignement de la littérature.

Au-delà des préoccupations présentées, de nombreuses œuvres littéraires présentent une valeur morale, littéraire et artistique indéniable. Les textes de Jean de La Fontaine comme *Le Loup et l'agneau* conservent une richesse morale, culturelle, pratique et substantielle pour les jeunes centrafricains. On constate que la Centrafrique ne s'est pas entièrement vidée de ses « Loups », de ses rapaces, de ses voraces qui soldent ses richesses. Elle ne s'est pas vidée non plus des bourreaux qui font de leurs frères des victimes, des proies, autrement dit des « Agneaux » en vue d'accéder au pouvoir ou à la richesse. Les écrits des siècles divers des auteurs français et africains riches en morale demeurent d'actualité et bien adaptés à certaines réalités centrafricaines qu'il serait judicieux de professer. Que dire des comédies de Molière par exemple ? Les caractères des personnages évoqués dans ces pièces n'ont-ils rien de commun avec certains maux qui minent la société centrafricaine ? La bravoure de Koyakpalo, personnage principal du roman *Le dernier survivant de la caravane*⁸ n'est-elle pas un bel exemple à imiter ?

De nombreux textes littéraires recèlent des critiques constructives inhérentes à la Centrafrique qu'il serait erroné de mettre sous le boisseau. Ils gardent alors toute leur valeur, toute leur richesse puis les élèves et étudiants ont tout à gagner en scrutant ces textes. Bon nombre de consommateurs des livres littéraires demeurent sensibles à la qualité des sentiments, à la moralité, et au caractère instructif des écrits, joignant leur pensée à celle de Lanson qui affirme dans son « Avant-propos » de *L'histoire de la littérature française* que *La lecture des bons livres est comme une conversation qu'on aurait avec les plus honnêtes gens des siècles passés, et une conversation où ils ne nous livreraient que le meilleur de leurs pensées* (Lanson 1920 : 4).

Des différents points précédemment soulignés, on constate que rendre au Centrafricain sa dignité, c'est l'aider à se redécouvrir grâce à la littérature qui lui ouvre des horizons nouveaux. Outre les points évoqués, la plupart des expressions qui nourrissent les conversations, enrichissent et agrémentent les débats, valorisent la personnalité ou attestent de son niveau culturel proviennent des récits romanesques et bien d'autres ouvrages littéraires, du fait qu'en Centrafrique, le français est la langue officielle et de communication. A la lumière de ce point de vue, il devient urgent de comprendre qu'une littérature est un objet précieux car on y puise certainement des avantages culturels que nous ne saurions énumérer dans leur intégralité. Non seulement elle instruit, complète, aiguise les esprits, mais elle favorise aussi beaucoup plus l'esprit critique, la découverte d'autres talents, d'autres expériences, d'autres modes de vie chez des hommes habitant

un coin quelconque de la planète. Pour tout dire, se démarquer de la littérature dans la recherche de la cohésion sociale serait abandonner la langue française, outil indispensable favorisant la *promotion sociale, politique et même culturelle* du Centrafricain.

4. Perspectives de l'enseignement de la langue française et de la littérature

4.1. Au niveau du fondamental 2

Il y a nécessité de revoir les pratiques pédagogiques conçues préalablement et que nous pensons qu'elles aient montré leurs limites et insuffisances. Dans l'enseignement traditionnel, les aspects identitaires ne sont pas mis en valeurs dans les programmes. En outre, nous sommes en présence des populations variées selon leur origine tant géographique que culturelle. De plus, un facteur aussi important dans l'apprentissage de l'élève serait la relation de l'apprenant avec la langue dans le processus de développement intellectuel et personnel. La psychologie de l'enfant et de l'adolescent sont des facteurs à prendre en compte dans les pratiques pédagogiques. Nous savons que les facteurs proprement didactiques ne sauraient suffire à expliquer l'échec ou la réussite d'un apprentissage. La personnalité de l'élève ou de l'étudiant est aussi déterminante dans ce processus. Cette personnalité a été profondément affectée par les crises civilo-militaires que vient de connaître la Centrafrique. C'est à ce niveau, justement que la faiblesse de la pédagogie classique qui considérait l'apprenant comme un enfant et ce dernier, vu sous cet angle, ses motivations et ses attitudes n'étaient pas prises en considération dans l'apprentissage d'une discipline. Nous savons qu'avec l'émergence de l'andragogie, la formation plus généralement ne consiste plus uniquement à transmettre des connaissances. Elle doit permettre de mettre en valeur les connaissances acquises.

En Centrafrique, pays où le français est une langue seconde, dès son entrée à l'école, l'enfant entre en contact avec une langue qui lui est imposée par l'institution (l'école), la société ou la famille. A l'école, on lui donne la capacité de comprendre le monde par une série de signes : un vocabulaire et une syntaxe de la langue seconde. Il se conforme à cet effet aux attentes de cet environnement social. A l'adolescence, il veut prouver son existence, son identité culturelle. Ayant découvert que la langue de travail n'est pas la même que sa langue d'origine, il se peut qu'il entre alors en conflit avec son entourage, avec l'institution sociale notamment avec l'entourage linguistique ; d'où l'on observe une certaine « déviation » dans l'expression orale et écrite, ne tenant pas compte des règles grammaticales et autres de la langue enseignée. Cette conduite langagière « déviante » témoigne de l'inadaptation de certaines pratiques pédagogiques, notamment du rapport enseignant-enseigné d'une part et des techniques didactiques mobilisées, d'autre part.

Ces difficultés se sont encore accentuées notamment par les crises civilo-militaires que les jeunes centrafricains viennent de vivre. Tout au long du conflit armé qui a ensanglanté la Centrafrique, les violences de tous ordres envers les femmes a atteint des proportions incommensurables, touchant aussi les enfants dont l'enrôlement avait pour but d'en faire des forçats destructeurs de leur processus d'éducation et de socialisation. Cette incidence des guerres civiles sur cette couche vulnérable traduit dans une certaine mesure la déchéance humaine dans laquelle les belligérants ou les bandits armés ont plongé le pays.

L'éducation des enfants est donc victime des conflits armés. Une évaluation à distance effectuée sur 355⁹ écoles dans toutes les préfectures de la Centrafrique en février 2014 a montré que dans les provinces les plus touchées de Vakaga (Biraïo), Ouham (Bossangoa) et Bamigui-Bangoran (Ndélé), Haute-Kotto (Bria), toutes les écoles étaient fermées depuis des mois. Environ 65% des écoles avaient été pillées, occupées ou endommagées par des rebelles et des tirs d'artillerie et près de 250 000 élèves du primaire avaient abandonné l'école au cours de l'année 2012-2013.

A Bangui, 35% des écoles sont utilisées comme abris par la population civile, ayant déserté les habitations par peur d'exactions des Séléka ou Antibalaka. L'Institut de Recherche et d'Animation Pédagogique (INRAP) et la Radio télévision Scolaire (RTS) ont été pillés et saccagés par les éléments de la Séléka¹⁰. Mais avant ces pillages, on observe avec beaucoup de regret que les lycées de Bangui ne disposent pas de bibliothèques dignes de ce nom. Au lycée de Fatima, il y a un bibliothécaire nommé par les autorités compétentes, mais le lycée ne dispose pas de bibliothèque, en d'autres termes, le bibliothécaire n'a pas un espace de travail. Presque tous les établissements publics de Bangui n'ont pas de salle de théâtre. Les activités parascolaires, qui d'ordinaire, permettent d'« aiguiser » les langues des élèves en matière de langue parlée, ne sont pas développées, et ne font même pas partie des programmes des lycées en Centrafrique.

On observe également que la plupart d'élèves et d'étudiants de l'université de Bangui ne disposent pas de bibliothèques personnelles, ne fréquentent pas les bibliothèques publiques ou privées de Bangui, ou d'autres lieux parascolaires (les musées, les salles de théâtre). Or, ces milieux jouent également un rôle important dans l'apprentissage et la maîtrise de la langue. Les activités qui s'y déroulent sont exprimées exclusivement en français, même si certaines sont produites en sango ou d'autres langues. Sur le plan général, les élèves venant du KM5, quartier musulman de Bangui, manquent d'éducation de base. Dans le comportement des jeunes de ce quartier, on note une inconscience de l'avenir scolaire ou étudiantin, une indiscipline caractérisée et presque générale au sein des établissements, avec un niveau médiocre dans toutes les disciplines.

Comme palliatif à ces maux, en plus de l'enseignement traditionnel, la construction d'une médiathèque nationale et des espaces pour les activités parascolaires est devenue une urgence, si l'on veut envisager une harmonieuse sortie de crise en Centrafrique. Cependant, à l'université, les pistes que nous allons ébaucher méritent d'être explorées.

4.2. Au niveau de l'enseignement supérieur¹¹

Le réaménagement des programmes de l'enseignement de la langue française et de la littérature à l'université de Bangui semble une option incontournable. La saturation du marché de l'emploi comprise comme un des handicaps au choix des filières littéraires, les enseignements exclusivement bornés à la connaissance des courants littéraires, des grandes tendances de la civilisation française ou africaine, des auteurs français d'époques différentes intéressent peu et ne suffisent plus de nos jours à favoriser l'emploi aux jeunes centrafricains. Il est des domaines artistiques prisés par le public qu'on pourrait promouvoir comme complémentaires aux séries des cours dispensés. Prenons l'exemple de la poésie française qui pourrait faire chemin avec la musique (théorique et pratique) du fait de certaines similarités, plutôt qu'un enseignement théorique insipide et stérile des cours de théâtre. La création d'une troupe universitaire en vue d'une application pratique des acquis théoriques appris en salle serait indispensable. L'insertion des cours de peinture avec la découverte des grands peintres et leurs tendances artistiques serait un atout pour la filière littérature qui pourrait former des cadres de niveau supérieur dans les domaines ci-dessus cités.

Par ailleurs, devenus formateurs des formateurs, outillés et dotés d'instruments nécessaires d'insertion ou de s'offrir un marché d'emploi, les ressortissants des différentes options, autonomes, peuvent créer des troupes théâtrales, procéder à l'ouverture des centres de formation pour chaque typologie d'arts afin de former, de distiller les connaissances acquises dans leur domaine de compétence. Dans le même ordre d'idées, ils peuvent intervenir comme formateurs dans les écoles d'arts, mais aussi des experts qui pourraient être consultés en vue de prêter main forte à la galaxie des artistes centrafricains qui opèrent sans une notion sérieuse de leur art, en vue de contourner l'amateurisme. La langue et la littérature sont plutôt des atouts indispensables pour se délivrer ou se prémunir de toutes actions insolites nuisibles susceptibles d'entamer la réputation et la valeur. Vectrices des valeurs culturelles, elles constituent un instrument de formation, mais aussi de défense contre des agressions extérieures de diverses natures.

Conclusion

Les problèmes liés à la didactique de la langue française et de la littérature en Centrafrique ne sont pas seulement d'ordre pédagogique, mais aussi d'ordre socio-logique, linguistique et économique. Le français en Centrafrique est par nature une langue seconde, celle qui s'ajoute donc aux langues maternelles. C'est là l'enjeu principal pédagogique de son acquisition qui est à reconsidérer. Car la maîtrise de la langue permet de pénétrer la littérature. Qu'elle soit nationale, continentale ou française, la littérature recèle de nombreux avantages entre autres, la connaissance des personnages légendaires, des grands esprits de son pays, de sa région, évitant le déracinement, la déconnection aux réalités du terroir. La bonne maîtrise de la littérature de son terroir éviterait qu'on devienne étranger à sa propre culture.

Le contexte centrafricain montre malheureusement que l'enseignement de la langue française et de la littérature semble être en marge dans les éventails objectifs de la sortie de crise. Or, nous savons que la langue et l'écriture sont des moyens importants de communication. L'écriture est un moyen indispensable pour retracer et garder de manière pérenne les traces de certains faits. Elle est, dans la main des écrivains, le moyen le plus approprié permettant de transmettre les désarrois, les angoisses, les certitudes, les croyances et l'identité d'un peuple. Ainsi, la création littéraire témoigne de la relation singulière que l'écrivain entretient avec l'outil d'expression qu'est la langue.

A travers les récits que nous livrent les œuvres littéraires (à l'exemple du roman *Le dernier survivant de la caravane*), nous comprenons que tout peuple a une histoire et une culture qui fondent sa personnalité. Pour cela, et au-delà de toutes les considérations raciales, idéologiques, politiques ou religieuses, tous les hommes se valent. Toutefois, nous ne devons pas perdre de vue que l'identité soulève une question de base axée sur les qualités remarquables propres à une personne ou à une communauté et comporte donc une valeur psychologique. Ce sont là autant d'éléments qu'il faut actuellement intégrer dans l'enseignement de la langue française et de la littérature dans les programmes d'enseignement en Centrafrique. C'est pour ces raisons que nous avons fait des propositions pour l'enseignement de la langue française et de la littérature par lesquelles le Centrafricain pourrait se retrouver et envisager de problématiser son rapport avec son espace et son histoire afin de s'insérer harmonieusement dans sa nation qui a été mise à mal par les crises sociopolitiques à répétition.

Bibliographie

Danzi, G, Grayo, J. 2017. « L'enseignement de la littérature française à l'université de Bangui : entre sentiment de rejet et revalorisation ». *Lettres d'ivoire n°026 (volume 2-Sciences Humaines)*, décembre 2017, p.271-280.

- Goyémidé, H. 1985. *Le dernier survivant de la caravane*, Paris : Hatier.
- Lanson, G. 1920. « Avant-propos » de *L'histoire de la littérature française*, Paris : Hachette.
- Le Clezio, cité par Isabelle Roussel-Gillet et Marina Salles sur le site <http://books.openedition.org/> dans l'article « Fécondité des confluences ». [Consulté le 12 février 2018].
- Lopès, H. 1982. *Le Pleurer-rire*, Paris : Présence Africaine.
- Ministère de l'Education Nationale, de l'Enseignement Supérieur et de la Recherche Scientifique. 2016. *Programme d'enseignement du français au lycée et au collège en Centrafrique*, Bangui : Imprimerie Saint-Paul.
- Songossaye, M., Azoumaye, J. 2017. *Didactique des épreuves littéraires générales (baccalauréat, concours professionnel, post-bac)*, Paris : Edilivre.
- Songossaye, M. 2015. *Etude intégrale et comparée des œuvres littéraires inscrites au programme des lycées de Centrafrique*, Paris : Edilivre.
- Songossaye, M. 2017. « L'écriture de l'identité dans le roman centrafricain en langue française ». *Synergies Afrique des Grands Lacs* n°6, p. 41-56. [En ligne] : https://gerflint.fr/Base/Afrique_GrandsLacs6/songossaye.pdf [Consulté le 12 septembre 2017].
- Suberville, J. 1969. *Théorie de l'art et des genres littéraires*. Paris : Editions de l'Ecole. <https://www.humanitarianresponse.info/>, [Consulté le 12 septembre 2017].
- <https://fr.wikipedia.org/> (Article : « Liste des Chefs d'Etat Centrafricains ». [Consulté le 11 février 2018].

Notes

1. Du 27 au 31 août 2012 s'est tenu un séminaire sur les programmes de français au fondamental 2, sous la supervision de Monsieur Robert Beyom, ancien Inspecteur de Lettres en Centrafrique. Le 13 mars 2016, c'est-à-dire quatre années après, s'est tenu un atelier au cours duquel des critiques et suggestions ont été émises pour améliorer le document, après quatre années d'expérimentation. Malheureusement, le document publié en 2016 recèle de nombreuses insuffisances, puisque de nombreux praticiens de la langue française et de la littérature n'étaient pas conviés à ces assises.
2. Il s'agit plus particulièrement de la dissertation, du résumé de texte suivi de discussion, de commentaire composé et de l'explication de texte. Nous avons contextualisé ces disciplines dans un ouvrage intitulé *Didactique des épreuves littéraires générales (baccalauréat, concours professionnel, post-bac)* que nous venons de publier chez EDILIVRE
3. Songossaye, M. 2015. *Etude intégrale et comparée des œuvres littéraires inscrites au programme des lycées de Centrafrique*, Paris : EDILIVRE.
4. La courbe trajectoire de fréquentation qui se déploie dans ces récentes années au département de lettres modernes de la faculté des lettres et sciences humaines de l'université de Bangui révèle la désaffection, le désintérêt, le sentiment de rejet à l'égard de la littérature française. Les effectifs des étudiants ayant opté pour cette branche ne font que chuter chaque année.
5. Depuis son indépendance proclamée le 13 août 1960, la Centrafrique a connu cinq (5) coups d'Etat, et trois changements de régimes politiques plus ou moins consensuels. Le 1^{er} janvier 1966, Jean Bédél Bokassa renverse le Président David Dacko. Le 20 septembre 1979, l'opération militaire baptisée « Barracuda » réinstalle David Dacko au pouvoir. Le 1^{er} septembre 1981, André Kolingba chasse David Dacko et instaure le Comité Militaire de Redressement National (CMRN). Le 15 mars 2003, François Bozizé s'empare du pouvoir alors que le Président élu Ange Félix Patassé se trouvait à Niamey au Niger. Le 24 mars 2013, Michel Djotodia, l'un des leaders de la coalition Séléka s'installe au palais de la Renaissance. Le 10 janvier 2014, lors du sommet des Chefs d'Etat de la CEMAC tenu à Ndjamena, le Président Tchadien Idriss Déby oblige Michel Djotodia à quitter le pouvoir. Ce dernier est remplacé par Alexandre Ferdinand N'guendet qui cédera son fauteuil deux semaines plus tard (le 23 janvier 2014) à Catherine Samba Panza. Information disponible sur le site <https://fr.wikipedia.org/> sur l'article « Liste des Chefs d'Etat Centrafricains ». [Consulté le 11 février 2018].

6. Nous avons montré dans un article publié dans la revue *Synergies Afrique des Grands Lacs* n° 6 comment le roman centrafricain en langue française inscrit l'identité centrafricaine dans son terroir par le processus de la représentation d'une image du Centrafricain d'aujourd'hui. La bonne connaissance de soi permet ainsi de mieux s'élargir. Ainsi, de l'intraculturel, on peut mieux percevoir les éléments interculturels.
7. Sur le site <http://books.openedition.org/> dans l'article « Fécondité des confluences ». [Consulté le 12 février 2018].
8. Goyémidé, H. 1985. *Le dernier survivant de la caravane*, Paris : Hatier.
9. Les chiffres sont disponibles sur le site <https://www.humanitarianresponse.info>, [consulté le 10 septembre 2017]
10. <https://centrafric1fo.wordpress.com/2017/03/23/centrafrique-des-groupes-armes-occupent-des-ecoles/> [Consulté le 11 février 2018].
11. Nous nous inspirons ici de certaines propositions faites par Jocelyn Grayo, publiées récemment dans son article intitulé « L'enseignement de la littérature française à l'université de Bangui : entre sentiment de rejet et revalorisation » dans la revue *Lettres d'ivoire* n°026 (volume 2-Sciences Humaines), décembre 2017, p.271-280. Nous avons contribué à l'élaboration de cet article en proposant à l'auteur des exemples concrets.